

La ville de Québec comme lieu de continuité

Paul Villeneuve

Volume 25, numéro 64, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, P. (1981). La ville de Québec comme lieu de continuité. *Cahiers de géographie du Québec*, 25(64), 49–60. <https://doi.org/10.7202/021504ar>

Résumé de l'article

Des perceptions divergentes de Québec et de Montréal flottent dans l'imaginaire collectif des Québécois. Les notions de continuité et de discontinuité sont utilisées ici pour représenter ces perceptions. Québec est souvent représenté comme lieu de continuité tandis que Montréal l'est plutôt comme lieu de discontinuité. Ces représentations idéologiques tiennent une place dans l'interprétation que donnent de leur société les intellectuels québécois.

LA VILLE DE QUÉBEC COMME LIEU DE CONTINUITÉ

par

Paul Y. VILLENEUVE

Département de Géographie, Université Laval, Québec, G1K 7P4

RÉSUMÉ

Des perceptions divergentes de Québec et de Montréal flottent dans l'imaginaire collectif des Québécois. Les notions de continuité et de discontinuité sont utilisées ici pour représenter ces perceptions. Québec est souvent représentée comme lieu de continuité tandis que Montréal l'est plutôt comme lieu de discontinuité. Ces représentations idéologiques tiennent une place dans l'interprétation que donnent de leur société les intellectuels québécois.

MOTS-CLÉS : Formation sociale régionale, idéologie, Ville de Québec, Montréal.

ABSTRACT

Paul Y. VILLENEUVE: *Québec City as a Place of Continuity*

Divergent perceptions of Québec City and Montréal can be found in the collective imagination of Québécois. The notions of continuity and discontinuity are used here to represent these perceptions. It is proposed that Québec has been represented as a place of continuity and Montréal as one of discontinuity. Such ideological representations affect the interpretations of their society given by Québécois intellectuals.

KEY WORDS: Regional social formation, ideology, Québec City, Montréal.

*
* *

Depuis que les *Nordiques* de Québec font partie de la même ligue de hockey que les *Canadiens* de Montréal, on accorde à chaque rencontre entre ces deux équipes l'importance d'un événement national. Avant de trouver un exutoire dans le sport professionnel et autres activités du genre, la rivalité entre Québec et Montréal a d'abord pris des formes économiques et politiques plus fondamentales¹. Mais est-il juste de réduire les rapports entre Montréal et Québec, tout au long de l'histoire du Québec, à des rapports de rivalité ? N'est-il pas plus fécond d'aborder le problème sous l'angle de l'insertion respective des deux villes dans la formation sociale québécoise ? Et n'est-il pas plus intéressant de poser la question du rôle spécifique de la société locale de chacune des deux villes dans l'élaboration des courants idéologiques qui traversent le Québec au cours de son histoire² ?

Ces questions sont trop vastes pour qu'il soit possible de les traiter en quelques pages. Il s'agira plutôt ici d'esquisser une hypothèse restreinte et de l'illustrer à l'aide de quelques exemples. Notre hypothèse peut se résumer comme suit : il y aurait au Québec coexistence et interpénétration de deux représentations du changement social : une représentation québécoise du changement dans la continuité, et une représentation montréalaise du changement dans la discontinuité. Les rapports entre Québec et Montréal, entre le Québec oriental et le Québec occidental, n'échapperaient pas à ces deux représentations construites historiquement. Nous tenterons d'illustrer cette hypothèse en évoquant certains aspects de l'évolution des deux villes.



DEUX QUÉBEC, UNE MÉTROPOLE ET UNE CAPITALE

Les interprètes de la société québécoise se préoccupent habituellement peu des différenciations régionales³. Ceci est particulièrement vrai du discours sur l'objet national qui s'embarrasse rarement des nuances et variations, pourtant fortes, à établir d'un lieu à un autre à l'intérieur du Québec. Il faudra bien en venir à mieux connaître les particularités de nos formations sociales régionales, à refaire en quelque sorte, cinquante ans après Blanchard et avec des yeux nouveaux, une géographie régionale du Québec. Pour le moment, il suffira de rappeler qu'il y a au Québec une césure fondamentale entre l'Est et l'Ouest, qu'il y a deux Québécois polarisés chacun par une grande ville :

Historiquement, Montréal a été l'un des deux grands pôles de la vie québécoise, économiquement le plus important, au point que l'on peut presque y voir l'épicentre de *l'un des deux Québécois*, le Québec occidental, distinct du Québec oriental dont la ville de Québec est le catalyseur⁴.

Où situer la césure entre le Québec oriental et le Québec occidental ? Sans doute quelque part à l'est immédiat de Victoriaville et de Plessisville, dans les « solitudes » de Lotbinière, selon l'expression de L. Bureau⁵. Une telle limite apparaît correspondre aux confins des zones d'influence respectives de Québec et Montréal⁶. Elle est bien sûr moins immédiatement perceptible sur la rive nord du fleuve.

Qu'est-ce qui distingue le Québec oriental du Québec occidental ? Ne serait-ce pas d'abord une articulation historique différente des modes de production ? Le Québec oriental, pays de plateaux et d'estuaire, fait peu de place au terroir agricole. Domaine de la forêt, le capitalisme monopoliste y procède assez tôt à la soumission formelle du travail de l'agriculteur, du marin et du pêcheur⁷. Le Québec occidental, pays de la plaine et du fleuve, se construit d'une tout autre façon, selon une articulation historique particulière de l'agriculture, de l'industrie et de la ville. Il y a, jusqu'au milieu du 19^e siècle, relative étrangeté entre la petite production rurale du domaine seigneurial et les activités de commerce lointain dirigées de Montréal par les marchands anglais. La conquête, la rébellion écrasée de 1837-38, et le clivage ethnique ne sont pas étrangers à la formation et au maintien de ce dualisme économique où la petite production rurale sert de support indirect au commerce des fourrures, puis du bois et des autres « produits de base ». Dans la plaine de Montréal, l'agriculture de subsistance n'entraîne pas d'industrialisation locale comme l'agriculture commerciale le fait dans la péninsule ontarienne⁸. Il faut attendre l'industrialisation de Montréal, issue de la soumission réelle au capital britannique d'une partie des surplus démographiques du domaine seigneurial, pour qu'une demande urbaine entraîne la commercialisation de l'agriculture de la plaine à la fin du 19^e siècle.

Toujours sous la poussée du marché, l'agriculture du Québec occidental est présentement en voie d'industrialisation. Les fermes de la plaine de Montréal prennent de plus en plus la forme de PME, intensives en capital, non plus en articulation externe mais bien en forte intégration par rapport au secteur agro-alimentaire, lui-même en voie de monopolisation. Le Québec occidental est donc en passe de devenir une vaste région urbaine :

Alors que l'ensemble du Québec, sauf la région immédiate de la ville de Québec, est encore surtout marqué par le contraste entre les espaces ruraux et forestiers et les zones urbaines, la région de Montréal, au contraire, est caractérisée par l'absence d'opposition à la ville envahissante qui s'est appropriée, qui a « urbanisé » tout le territoire, quelle que soit par ailleurs la densité du peuplement⁹.

La problématique du développement régional inégal permet ainsi de percevoir un premier niveau de différenciation entre le Québec oriental et le Québec occidental : les modalités d'intégration de ces deux régions aux rapports monopolistes nord-américains ne sont pas les mêmes et s'effectuent selon une temporalité propre à chaque formation so-

ciale régionale. Ceci se reflète d'ailleurs dans la croissance relative de la population des agglomérations de Québec et de Montréal (figures 1 et 2). La trajectoire de croissance de l'agglomération québécoise est très régulière. Elle s'effectue à un rythme légèrement supérieur à celui de la croissance de l'ensemble de la population du Québec : entre 1831 et 1971, le pourcentage de la population totale du Québec vivant dans l'agglomération québécoise passe de 4,9 à 7,5; tandis que le pourcentage vivant à Montréal passe, entre les deux mêmes dates, de 5,0 à 42,8. La croissance de Montréal est tout particulièrement fulgurante entre 1831 et 1911; sa part des effectifs du Québec passe alors de 5,0% à 30,7%. Entre 1871 et 1911, la population de Québec parvient difficilement à doubler pendant que celle de Montréal fait plus que quadrupler.

Les circonstances du déclin de Québec par rapport à Montréal sont assez bien connues : la navigation à vapeur remplace la voile et Montréal devient lieu de rupture de charge. Mais ceci n'est que le signe technologique d'une mutation sociale beaucoup plus profonde : les rapports sociaux capitalistes élargissent leur emprise spatiale et s'organisent en états-nations. Cette mutation s'effectue dans le contexte géopolitique nord-américain du « destin manifeste » et de la « politique nationale ». Ces projets de société, plus étatiques que nationaux, sont « continentalistes ». Ils se réalisent d'est en ouest au profit de Montréal et de Toronto, du côté canadien, de New York et de Chicago du côté américain. La ville de Québec, de capitale de « l'empire du Saint-Laurent » (Creighton), se voit réduite au rôle de capitale « provinciale » et de capitale régionale du Québec oriental, du Québec des « régions de ressources » caractérisées comme suit par M. Bélanger :

Les « régions de ressources » sont à la fois refuge des surplus démographiques de l'établissement rural des générations précédentes et le lieu d'un mode de développement de style continental, prodigue d'usines, mais avare de villes. Par là, ces régions sont socialement déstructurées dans leur organisation interne, en même temps que socialement marginalisées par rapport aux « régions urbaines »¹⁰.

Cette articulation externe entre le monde des communautés agro-forestières et celui des monopoles de la forêt, des mines et de l'hydroélectricité est orchestrée depuis Québec où un gouvernement provincial timoré livre littéralement les plateaux et le bouclier aux « Lumber Lords » et autres entrepreneurs de même acabit. L'édifice Price, sur la rue Sainte-Anne à Québec, symbolise cette époque, tout autant que le Château Frontenac et le Parlement, ce dernier étant le lieu par excellence où se négocie la continuité... à l'ombre de la Citadelle¹¹.

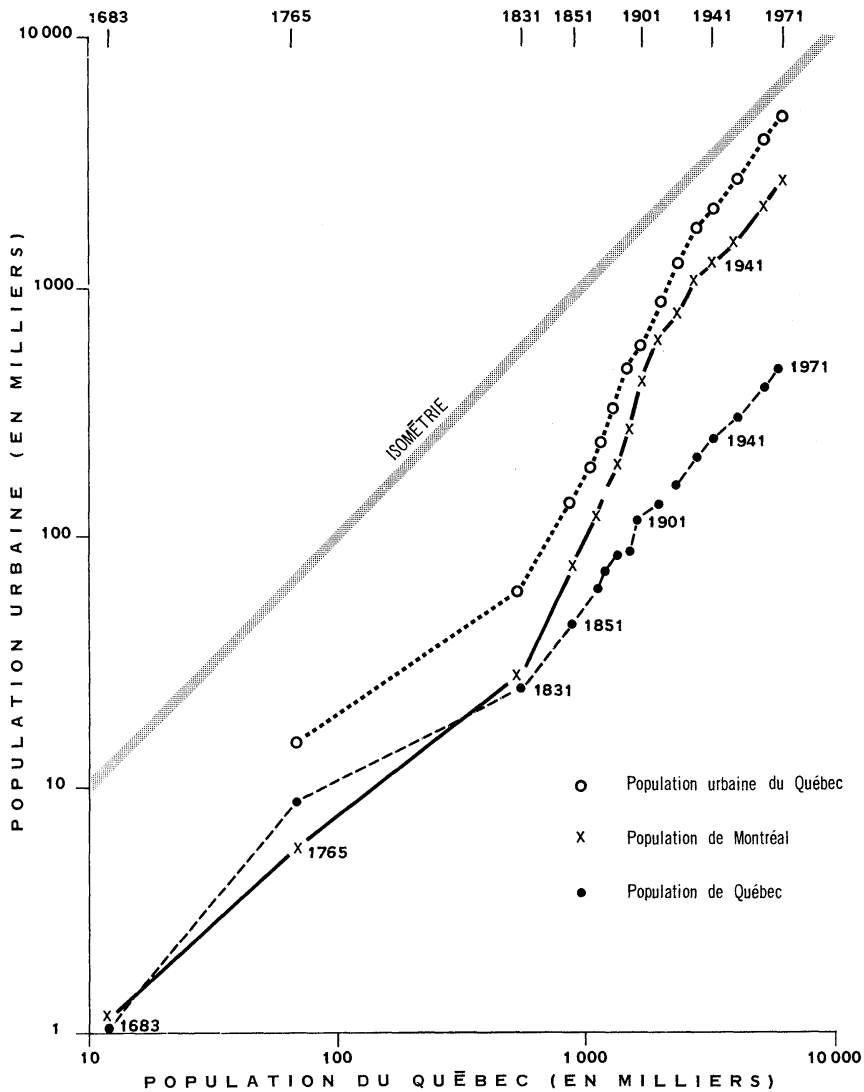
La ville de Québec n'est toutefois pas que la capitale des régions des ressources. Sise aux confins des basses terres du Saint-Laurent, aux origines de l'estuaire et à la limite de la forêt mixte, elle se réclame du monde agro-forestier mais aussi de celui de la mer et du terroir. Elle est porte d'entrée des immigrants de l'époque des paquebots, mais depuis la deuxième moitié du 19^e siècle, l'origine de sa population est essentiellement locale et régionale. Ceci en a fait une ville très homogène au plan ethnique. Elle connaît aussi une industrialisation limitée, basée sur les surplus démographiques de l'étroit terroir environnant et activée par un capital autochtone :

La crise dans les chantiers maritimes se résorbe lentement par l'implantation d'industries nouvelles : cuir, chaussure, meuble. Les Canadiens français s'emparent en majorité de ces activités. Un signe de l'intrusion française dans l'industrie : à la Chambre de commerce, le premier président francophone est élu en 1871. Mais le développement industriel demeure trop faible pour un « décollage » véritable de l'économie de la ville¹².

Ainsi, Québec a ses industries, petites mais autochtones; elle a ses Anglais, puissants mais peu nombreux; elle a son port, moins achalandé mais plus près de la mer que celui de Montréal; elle a son terroir, étroit mais fertile; elle a, enfin, un site magnifique,

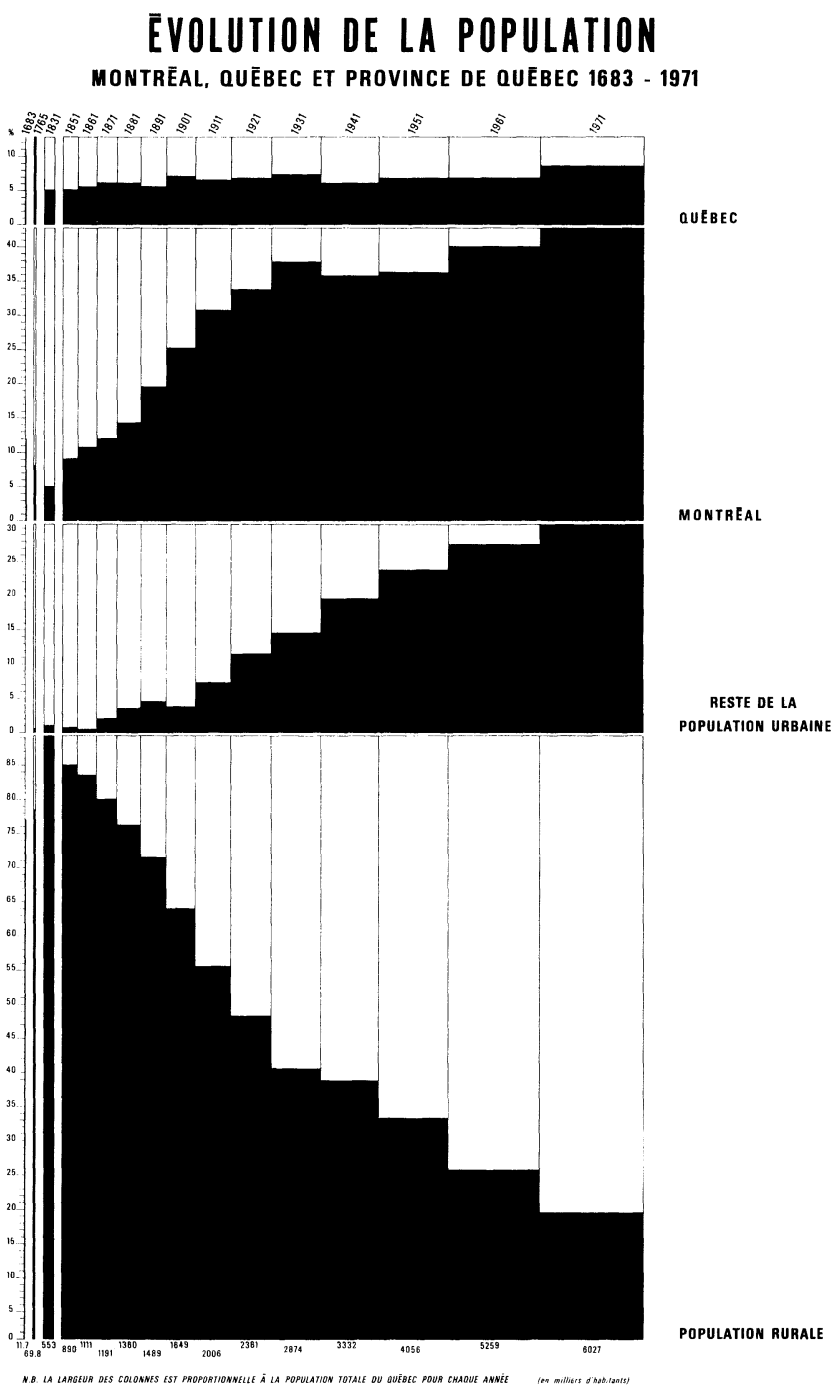
Figure 1

CROISSANCE RELATIVE DE LA POPULATION URBAINE **MONTRÉAL, QUÉBEC ET PROVINCE DE QUÉBEC 1683 - 1971**



SOURCE : STONE, L., *Urban Development in Canada*, Ottawa, Statistique Canada, 1967, p. 69 et 278 et les recensements du Canada

Figure 2



siège d'un pouvoir militaire révolu, d'un pouvoir étatique restreint et d'un pouvoir ecclésial encore vigoureux. Affublée de tous ces traits, la ville de Québec se présente comme lieu de continuité et d'intégration; elle projette une image rassurante. Le changement s'y fait lentement. Faute de participer au capitalisme triomphant, elle cultive les « super-structures » : « Les finances et le commerce sont bons pour Montréal; ici, on tient à la culture »¹³.

QUÉBEC, VILLE ORTHOGÉNÉTIQUE ?

Dire qu'à Québec le changement social est représenté comme continuité et qu'à Montréal, il est représenté comme discontinuité, n'est pas la même chose que de dire qu'à Québec le changement se fait dans la continuité, et qu'à Montréal il se fait dans la discontinuité. Le premier énoncé porte sur l'idéologique et le culturel; le deuxième concerne le politique et l'économique. Pour nous, l'idéologique et le culturel sont autonomes par rapport au politique et à l'économique, mais ils n'en sont pas indépendants. L'idéologique et le culturel jouent un rôle propre dans le changement social. Le culturel désigne « les coutumes, les traditions, la langue, les croyances, les habitudes de vie... (il est) comme l'outillage mental d'un ensemble donné ou encore comme un stock de modèles dans lequel puisent différents groupes d'acteurs sociaux »¹⁴. L'idéologique apparaît au coeur même de la culture comme un ensemble particulièrement cohérent et organisé de perceptions et de représentations »¹⁵.

La question que nous posons maintenant concerne d'emblée le rôle de la ville de Québec, comme société locale, dans l'élaboration du « stock de modèles dans lequel puisent différents groupes d'acteurs sociaux » au Québec. Pour Redfield et Singer, le rôle culturel des villes dépasse la religion, l'éducation et les activités artistiques¹⁶. Conformément aux thèses de l'écologie urbaine, ils voient la culture comme communication et symbolisme. Ceci les amène à proposer deux rôles culturels très différents de la ville. La ville est, d'une part, un lieu de contact, une « machine à communiquer » (Claval), entre des groupes et des personnes d'ethnies ou de religions différentes. Elle est, dans ce sens, lieu d'échanges, symétriques ou asymétriques mais le plus souvent impersonnels, entre des groupes sociaux et culturels divers. La ville est, d'autre part, un centre de rassemblement et de contact entre les traditions locales de la région culturelle où elle se situe. Elle est, dans ce cas, un lieu où sont synthétisées et systématisées les traditions d'une culture populaire surtout orale. Le premier rôle est appelé « hétérogénétique » et le second « orthogénétique ».

Ces deux rôles se retrouveraient à des degrés divers dans la plupart des villes. Comme centres orthogénétiques, les villes préserveraient la continuité dans le changement en étant des lieux où sont codifiés et formalisés les traits d'une culture régionale. L'exemple le plus parfait de ce rôle est donné par le Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires (CELAT). Ce centre, localisé à la faculté des Lettres de l'Université Laval, poursuit des recherches sur la culture populaire des francophones en Amérique du Nord. Il est significatif que le CELAT, qui agit comme prolongateur de la culture traditionnelle en la consignnant dans les livres, soit situé à Québec.

Comme centres hétérogénétiques, les villes s'introduiraient dans les régions de culture ancienne et y installeraient un nouvel ordre social basé sur des relations de type impersonnel entre acheteurs et vendeurs, dirigeants et dirigés, autochtones et étrangers¹⁷. Une telle caractérisation s'applique bien à une ville comme Montréal par où passent beaucoup des contacts du Québec avec l'extérieur. À Montréal, les sources du changement sont hétérogènes. La proximité du monde anglo-saxon, le rôle historique de la ville comme

plaque tournante des transports, la diversité ethnique et la complexité des rapports sociaux de production contribuent à faire de cette ville un lieu de bouillonnement socio-culturel.

Ainsi, la typologie binaire de Redfield et Singer aide à mettre en forme les images projetées par les deux principales villes du Québec¹⁸. Ces images sont-elles conformes à la réalité ? Pour répondre à cette question, il faudrait d'abord reprendre la critique adressée à cette typologie¹⁹. L'essentiel de la critique porte sur la possibilité, ou non, d'existence d'une culture spécifiquement urbaine découlant de l'accroissement de taille, de densité et d'hétérogénéité des villes. Au lieu de refaire ce débat, il est possible d'explorer l'influence de ces images — qu'elles soient ou non conformes à la réalité — sur la formation des idéologies au Québec.

À cet égard, Dubreuil suggère que le départ des anglophones, à la suite du déclin économique de la deuxième moitié du 19^e siècle, a créé à Québec une fausse impression de sécurité :

Cet exode a permis à la ville de Québec de devenir un véritable « modèle de ville canadienne-française » que le dictionnaire Larousse décrivait comme le centre intellectuel du Canada français, avec ses universitaires, ses fonctionnaires et son parlement. Ce phénomène eut de graves répercussions sur la perception canadienne-française des autres régions urbaines, notamment Montréal. En effet, des deux solitudes de la ville de Québec, celle des Anglais fut la plus réelle en apparence, mais celle des dirigeants franco-québécois fut la plus réelle en fait. Avec ses collèges, ses paroisses, son université, ses fonctionnaires, son parlement, ses petites industries,



Québec devint une ville rassurante, donnant aux Canadiens français non seulement l'impression d'être chez-eux, mais aussi de contrôler leur destin. Vu de Québec, le modèle agriculturaliste ne paraissait pas irréaliste. Mais vu de Québec, Montréal prenait l'allure d'une aberration, d'un cancer, d'une pathologie. Pourtant c'était bien là que résidait le pouvoir, transcrit territorialement dans le quartier des finances, le quartier commercial et le quartier résidentiel de la bourgeoisie anglaise, avec son architecture victorienne²⁰.

C'est à Québec et à Montréal, surtout dans les universités de ces deux villes, que les intellectuels québécois ont commencé à interpréter leur société et son évolution. La société urbaine locale dont ils faisaient partie, et la perception qu'ils en avaient, ont-elles influencé les interprétations proposées ? Vaugeois le pense et attribue partiellement à une différence de contexte ethnique les divergences entre les thèses nationalistes des historiens de Montréal et les écrits plus neutres, libéraux et pro-canadiens des historiens de Laval :

...Cette attitude si différente des deux régions (Québec et Montréal) est une constante dans l'histoire du Canada français. On sent bien qu'un environnement anglo-saxon garde le Montréalais dans un état de tension presque continu... la vieille capitale (...) connaît mieux le touriste que le capitaliste américain ou anglo-saxon canadien... cette différence expliquera en bonne partie les divergences de vues des deux écoles d'historiens de Laval et de Montréal...²¹.

La mise en forme idéologique du projet nationaliste québécois a bien pris place surtout à Montréal dans le sillage des Groulx, Frégault, Séguin et Brunet. C'est d'ailleurs à Montréal, qu'un siècle plus tôt, le pouvoir colonial avait été fortement contesté. Pourquoi la



rébellion de 1837-38 affecte-t-elle moins la région de Québec ? Monière évoque à ce sujet un certain nombre de facteurs²². L'emprise sociale et idéologique du clergé est plus forte à Québec qu'à Montréal où l'idéologie libérale et démocratique américaine pénètre plus facilement. Le pouvoir colonial est plus immédiatement présent à Québec où s'installe, très tôt d'ailleurs, une pratique de collaboration entre l'Église et l'État. Enfin, la crise agricole est peut-être moins aiguë dans la région de Québec où les activités portuaires, le commerce du bois et la construction navale constituent une base économique plus diversifiée.

Il serait tentant, dans la suite des exemples ci-haut, de donner une interprétation idéologique à la querelle universitaire qui opposa les hauts clergés de Montréal et Québec entre 1857 et 1891. Le haut clergé montréalais, Mgr Bourget en tête, ne voulait pas d'une succursale de Laval, mais tenait plutôt à mettre sur pied une université indépendante. Toutefois, au terme d'une minutieuse étude, Lavallée conclut que cette querelle est à mettre beaucoup plus au compte de la rivalité traditionnelle entre les deux villes et des difficultés financières associées à la crise du dernier quart du 19^e siècle, qu'à celui d'une opposition entre « Libéraux » de Québec et Ultramontains de Montréal :

L'opposition entre « Libéraux » et « Ultramontains » était plus qu'anachronique; c'était en somme un faux problème. Mgr Taschereau, Mgr Fabre, les gens du séminaire de Québec, les Lavallois et la plupart de leurs alliés n'étaient pas plus « libéraux » que Mgr Bourget, les professeurs de l'École de médecine et les sœurs de l'Hôtel-Dieu. Les dangers qui avaient justifié l'action des Ultramontains et de Mgr Bourget au lendemain de 1840, l'offensive des Rouges et le prosélytisme protestant n'existaient pratiquement plus²³.

La thèse de Lavallée est probablement juste, mais le renvoi à une explication par la « rivalité traditionnelle » et « l'opposition séculaire » entre Montréal et Québec n'est-il pas un peu facile, car n'est-ce pas précisément à l'occasion de querelles, comme celle dont traite Lavallée, que naissent et se développent la rivalité et l'opposition entre villes ou régions ?

Quoi qu'il en soit des fondements véritables de la querelle universitaire entre Montréal et Québec, il reste que Montréal a finalement eu gain de cause. L'Université de Montréal s'est ajoutée au paysage intellectuel de la métropole, paysage déjà varié mais qui le deviendra encore plus au 20^e siècle. De telle sorte que ce qui opposerait Québec et Montréal comme lieux de production idéologique, ce serait moins le libéralisme de la première et le nationalisme de la seconde, qu'une nette différence d'atmosphère et de style. Voici comment Blanchard contribue à accréditer les images respectives de Québec et de Montréal, images qui sont plus que des stéréotypes :

Il se trouve que cette cité (Québec) vouée au commerce et aux opérations intellectuelles est en même temps la plus variée et la plus plaisante des villes du Canada français... Autant Québec se prête agréablement à la description, autant celle-ci se fait difficile à propos de Montréal, énorme métropole invertébrée, vaste comme une province... Il y a là quelque chose d'un peu monstrueux...²⁴.

Monstrueux peut-être parce qu'impossible à capter à l'aide du paradigme de Blanchard qui est celui de la géographie régionale française.

CONCLUSION

Québec, lieu du changement dans la continuité, Montréal, lieu du changement dans la discontinuité : il s'agit là d'une représentation du rôle des deux principales villes du Québec. La révolution sociale des années soixante n'était-elle pas surtout montréalaise d'origine et n'est-elle pas devenue tranquille après avoir été récupérée par le pouvoir politique

de Québec²⁵ ? Plus que les divergences entre l'école d'histoire de Montréal et celle de Québec, ce qu'il faudrait maintenant comprendre c'est la façon dont le projet nationaliste québécois s'est transformé de mouvement social en mouvement politique sous l'impulsion conjointe des élèves du chanoine Groulx et du père Lévesque²⁶. Car au-delà du projet nationaliste inachevé, d'autres luttes et d'autres projets sociaux, et éventuellement politiques, sont en voie d'émergence. Une meilleure compréhension de la logique régionale du changement au Québec, et tout particulièrement des rôles de Québec et de Montréal, contribuerait à mieux saisir l'ampleur et la portée de ces luttes et de ces projets.

NOTES

¹ Voir à ce sujet les chapitres 4 et 5 du livre d'Albert FAUCHER (1973) *Québec en Amérique au 19^e siècle*, Montréal, Fides.

² Les concepts de formation sociale et d'idéologie sont entendus au sens que leur donne Robert FOSSAERT (1977) dans *La Société, une théorie générale*, Paris, Le Seuil. La grille d'analyse mise en oeuvre ici s'inspire largement des travaux de Fossaert.

³ Il y a bien sûr de notables exceptions à cet énoncé : des travaux pionniers, tel celui de Fernand DUMONT et Yves MARTIN (1963). *L'analyse des structures sociales régionales*, Québec, les Presses de l'Université Laval; des travaux plus récents en histoire régionale, tel celui de Normand SÉGUIN (1977) *La conquête du sol au 19^e siècle*, Sillery, Ed. du Boréal Express; ou en géographie historique, tel celui de Christian MORISSONNEAU (1978) *La terre promise : le mythe du Nord québécois*, Montréal, Ed. Hurtubise HMH.

⁴ FALARDEAU, Jean-Charles (1974) « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, 15(2-3) : p. 155.

⁵ BUREAU, Luc (1968) *Les « solitudes de Lotbinière », déséquilibres et possibilités agricoles*. Québec, Université Laval, département de Géographie, thèse de maîtrise non publiée.

⁶ Voir là-dessus la façon dont Mario POLESE et Jean-Claude THIBODEAU (1977) définissent la zone d'influence de Montréal dans leur étude intitulée *Distance de Montréal et développement économique urbain*. Montréal, INRS-Urbanisation, Rapport de recherche n° 2.

⁷ Pour une discussion de la subordination formelle des petits producteurs ruraux aux grands exploitants forestiers, voir François CHARBONNEAU et al. (1980) « Notes pour l'intégration d'une perspective historique dans l'analyse régionale » texte d'une communication présentée à la rencontre annuelle de l'Association canadienne des sciences régionales, Montréal, 1^{er} juin 1980.

⁸ Voir J. Mc CALLUM (1980) *Unequal Beginnings, Agriculture and Economic Development in Quebec and Ontario Until 1870*, Toronto, Les Presses de l'université de Toronto.

⁹ TROTIER, Louis (1972) « L'Urbanisation », dans *Le Québec*, sous la direction de F. Grenier, Toronto, Les Presses de l'Université de Toronto, p. 52.

¹⁰ BÉLANGER, Marcel (1978) « À propos de la régionalisation », *Critère*, n° 23, p. 37. Pour de plus amples détails sur le continentalisme du « destin manifeste » et de la « politique nationale », voir K. LEVITT (1972) *La capitulation tranquille*, Montréal, Éditions de l'étincelle, p. 62 et ss.

¹¹ Il faudra attendre les suites de la révolution tranquille pour que le symbole d'un pouvoir proprement québécois, le « bunker » de la Grande Allée, vienne s'interposer entre la Citadelle et le Parlement.

¹² MORISSONNEAU, Christian (1971) *La Société de géographie de Québec, 1877-1970*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 17.

¹³ MORISSONNEAU, C. op. cit., p. 17.

¹⁴ HARVEY, F. (1975) « Considérations sociologiques sur l'histoire des travailleurs québécois » dans *Les travailleurs québécois*, (sous la dir. de J. Hamelin), Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, p. 23.

¹⁵ HARVEY, F., op. cit., p. 24.

¹⁶ REDFIELD, Robert et SINGER, Milton (1954) *The Cultural Role of Cities. Economic Development and Cultural Change*, vol. 4, pp. 53 à 73.

¹⁷ REDFIELD et SINGER, op. cit., p. 59.

¹⁸ L'auteur ne peut, ici, s'empêcher de noter que l'utilisation de cette typologie est elle-même orthogénétique dans la mesure où elle transcrit en termes un peu plus systématiques les façons qu'ont les Québécois de se représenter Québec et Montréal. Il faut dire que ces lignes sont écrites à partir de la faculté des Lettres de l'Université Laval, lieu hautement orthogénétique s'il en est !

¹⁹ Voir à ce sujet CASTELLS, Manuel (1973) *La question urbaine*, Paris, François Maspéro, pp. 109 à 116.

²⁰ DUBREUIL, Guy (1976) « Culture, territoire et aménagement : aspects anthropologiques » dans G. Dubreuil et G. Tarrab, *Culture, territoire et aménagement*, Montréal, Éditions Georges Le Pape, pp. 106 à 111.

²¹ VAUGEOIS, Denis (1962) *L'Union des deux Canadas. Nouvelle-conquête ?* Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1962, p. 127. Cité dans S. Gagnon, 1966 « Pour une conscience historique de la révolution québécoise » *Cité Libre*, n° 83, pp. 4 à 19.

²² MONIÈRE, Denis (1977), *Le Développement des idéologies au Québec des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, p. 148.

²³ LAVALLÉE, A. (1974) *Québec contre Montréal, la querelle universitaire, 1876-1891*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, p. 233.

²⁴ BLANCHARD, R. (1960) *Le Canada français*, Montréal, Librairie Arthème Fayard, pp. 273-274.

²⁵ C'est du moins la thèse que soutient Dorval Brunelle sans toutefois faire intervenir Montréal et Québec dans son interprétation. Voir BRUNELLE, Dorval (1978) *La désillusion tranquille*, Montréal, Hurtubise HMH.

²⁶ Ces deux personnages sont nommément retenus dans la mesure où ils illustrent, plutôt qu'ils ne totalisent, les origines montréalaise et québécoise des idéologies maintenant au pouvoir à Québec.

CARTOGRAPHIE

Conception : Louise MARCOTTE.

Réalisation : Andrée G.-LAVOIE.

Photographie : Serge DUCHESNEAU.

DESSIN HUMORISTIQUE

Réalisation : André PERROTTE.